

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. II)

Collège Joliette, Mardi 11 Juin 1878.

(N° 19)

HISTOIRE DE FRANCE

UN CHEF VENDÉEN A L'ARMÉE ROYALISTE APRÈS LE DÉSASTRE DE CHOLET

(17 octobre 1793). (1)

Malheureux ! qu'allez-vous faire ?... De quelle tache allez-vous souiller la sainte cause que nous défendons ?... D'un peuple de héros, allez-vous devenir une horde d'assassins ?... Au nom du Ciel, écoutez-moi !... Votre général, l'intrepide Bonchamp, a failli expirer de stupéur et de honte en apprenant l'horrible forfait que vous vous proposez d'accomplir !... Dieu soit loué ! j'arrive encore à temps !

Soldats vendéens, vous avez pris les armes pour défendre votre religion et votre patrie contre l'oppression la plus inique ; le ciel a favorisé vos efforts ; vos nombreux succès, vos brillants exploits ont immortalisé le nom de cette province. Devant vos vaillantes cohortes, bien des fois l'ennemi épouvanté a fui en désordre après avoir baigné de son sang les sillons de vos campagnes. A de rares intervalles, il est vrai, le Seigneur a voulu éprouver votre constance par de légers échecs, mais toujours, vous en êtes témoins, des victoires éclatantes sont venues venger l'humiliation de vos armes. Et aujourd'hui que le sort de la guerre vous a été peu favorable, allez-vous perdre courage et, par une atroce vengeance, attirer sur vos têtes le courroux du Ciel ?

Emportés par une aveugle fureur, vous n'avez pu

comprendre combien il est honteux d'égorger des hommes sans défense, vous n'avez pu réfléchir aux conséquences épouvantables qu'entraînerait un semblable attentat. La vengeance appelle la vengeance ; ce massacre serait le signal des plus horribles représailles de la part des républicains, et vous auriez presque justifié aux yeux de la France la guerre d'extermination qu'on a entreprise contre nous ; ce nom de *brigands* que vous acceptiez comme un titre de gloire, vous devriez en rougir dans la suite, car, justement mérité par ce crime, il marquerait d'un stigmate infamant la plus noble des causes.

Vous voulez vous venger, mais la mort des républicains rendra-t-elle vos frères à la vie ?... Du fond de la tombe ils condamnent avec indignation votre projet sanguinaire. Victimes du devoir, martyrs de la foi, ils ne regrettent point leur glorieux trépas, et vous troubleriez leurs cendres en perpétrant le plus odieux des forfaits !...

Vous voulez vous venger, vengez-vous donc en soldats !... C'est sur le champ de bataille que votre épée loyale doit frapper vos ennemis ; c'est au milieu du combat et non contre des prisonniers sans défense que doit tonner le bronze homicide. Vous avez des armes, vous êtes vaillants, vous êtes forts ; le camp ennemi n'est pas loin de ces lieux : ruez-vous comme un torrent sur leurs bataillons, qu'ils éprouvent une fois de plus la pesanteur de votre bras. Fidèles à vos traditions de vaillance, attaquez en face, à ciel ouvert les ennemis qui résisteront à votre bravoure, mais gardez-vous de porter une main criminelle sur ceux qui se sont confiés en votre parole.

Vous voulez vous venger, vengez-vous donc en chrétiens ! L'exécution sommaire des prisonniers serait une violation des maximes de l'Évangile et redoublerait la haine de l'impie contre notre sainte religion. Laissez aux républicains l'odieux monopole de ces massacres en masse que vos cœurs indignés ont tant de fois

(1) A la suite de cette funeste journée, les colonnes vendéennes s'étaient repliées sur St-Florent. A leur arrivée dans cette ville, de nombreux soldats, aigris par l'infortune, résolurent de venger la mort de leurs frères d'armes sur 5000 républicains enfermés dans l'Abbaye. Bonchamp, mortellement blessé dans l'action, apprit l'attentat que l'on méditait ; aussitôt il envoya son aide-camp pour commander aux Vendéens de faire grâce aux prisonniers. Déjà les canons étaient braqués contre l'édifice, lorsque l'officier arriva au milieu des soldats ameutés. Son intervention sauva les républicains du massacre.

flétris ; pour vous, soldats du Christ, grandissez-vous aux yeux de la postérité par un généreux pardon. Vous avez su vaincre, sachez faire grâce aux vaincus.

Etendu sur sa couche sanglante, le valeureux Bonchamp vous ordonne d'épargner la vie des prisonniers ; c'est votre général, respectez son dernier ordre. Laissez mourir en paix ce guerrier sans peur et sans reproche qui vous donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et militaires. Oh ! je le vois avec bonheur, à l'aspect de votre chef expirant, vos cœurs se sont anollis, vos regards n'ont plus ces éclairs de haine qui me faisaient frémir, de vos poitrines va s'échapper ce cri de grâce qu'il implore comme une consolation suprême.

MATHIAS TELLIER — (*Rhétorique*).

DEUX PARIS

(*Suite*).

III.

Après avoir considéré l'état d'abaissement auquel les principes des temps modernes ont réduit la capitale de la France, détournons nos regards de ce triste spectacle et consolons-nous de tant d'humiliations et de turpitudes par la vue du bien opéré dans ce même Paris.

Sur deux millions d'habitants que renferme cette ville quel est le nombre de ceux qui mènent la vie du siècle ? *Il n'en existe pas un sur cinquante*, et, dans cette minorité infime, que d'étrangers !... Les autres sont-ils les brebis fidèles, restées au bercail sous la houlette du pasteur ? Malheureusement non, mais si tous n'ont pas la foi qui éclaire, l'espérance qui console, tous vivent de souffrances et de labeurs.

Il est temps d'arracher à la nuit les œuvres sublimes que le christianisme inspire, de les donner en exemple, de les offrir en admiration. N'épale-t-on pas tous les jours, avec un cynisme révoltant, sur 500 feuilles publiques la liste des scandales journaliers ? N'y aura-t-il que le bien qui n'osera produire ses œuvres ? Il est vrai qu'il n'attend pas sa récompense des hommes et que, suivant le précepte de l'Évangile, il répand ses bienfaits dans le silence ; mais il faut relever le courage des faibles et des indécis et leur montrer que le bien et la vertu ne sont pas de vaines appellations, comme on s'efforce de le leur faire entendre.

On a assez calomnié, prenons le parti de défendre, et, comme aux premiers siècles de la foi, il suffira de montrer nos œuvres pour nous justifier. Les ambiguïtés d'une jactance audacieuse sont les ressources des méchants ; nous leur opposerons des faits que tout le monde peut voir et apprécier, et comme ces novateurs ne chérissent rien tant que les ténèbres, nous projeterons quelques rayons lumineux sur leurs manœuvres iniques, assuré que le meilleur moyen de les réfuter,

c'est de les mettre au grand jour et de les rendre compréhensibles. Le père du mensonge n'a-t-il pas toujours aimé l'ombre et l'équivoque ? Il aime l'ombre pour lui et pour ses adeptes ; car le bien a des attraits pour les âmes nobles ; l'exemple est une force, et c'est en recouvrant les actions magnanimes d'un voile épais, en les dénaturant le plus possible que le mal garde son sceptre et règne sur les cœurs endurcis et les esprits irresolus. Déchirons donc ce voile pour montrer le Paris du bien.

Si les avantages matériels de Paris sur les autres villes du monde peuvent être contestés, sa prépondérance pour le bien est indubitable. Le Paris chrétien renait de ses ruines et du sang de ses martyrs ; et depuis un siècle que l'ère des persécutions sanglantes s'est ouverte sous l'impulsion du philosophisme qui a égaré les cœurs et les esprits, les hauts faits inspirés par la religion se sont multipliés et les champions de la bonne cause ont combattu avec le dévouement le plus héroïque. La foi, le dévouement et l'héroïsme, voilà sous quels aspects il serait beau de voir Paris, si j'avais une lyre pour le chanter ; car cette vie de sacrifices et d'abnégation ne se raconte pas. Ces vertus sont ses titres de gloire et sur les œuvres qu'elles suggèrent reposent l'espérance et le salut de l'avenir.

Paris croit en Dieu, l'adore, l'aime et lui obéit. Du lever de l'aurore au déclin du soleil, à tous les instants où l'auguste Victime renouvelle le sacrifice de la miséricorde et de l'expiation, on voit autour des autels de chaque église se presser de pieux fidèles de tout âge, de tout sexe, de tout rang, attirés par l'amour et recueillis dans la prière et l'adoration. Qui ne les a remarqués sortant du saint parvis joyeux, sanctifiés et forts, allant d'un pas tranquille affronter les luttes de la journée et répandre l'aumône des consolations, des encouragements et tous les secours exigés par les infortunes que Dieu place sur leur chemin. L'épouse rentre dans sa famille plus attachée à ses devoirs, le cœur surabondamment rempli de patience et de bonté. Dieu bénit ceux qu'elle aime et le bonheur du paradis semble régner autour d'elle parmi ses enfants. Le jeune homme vient auprès du tabernacle épurer sa foi et son amour ; le joug du Seigneur lui semble plus léger, il le porte sans peine ni contrainte et remplit ses devoirs avec une grâce et une modestie qui lui acquièrent souvent des imitateurs. L'âge mûr vient solliciter le pardon de ses défaillances et de ses coupables oublis ; le vieillard s'est entretenu avec le seul ami qui ne l'a jamais trompé et qui lui tend la main de l'autre côté de la tombe ; le soldat s'est assuré la protection du Dieu des armées et voit toute l'étendue et toute la noblesse du devoir qui lui incombe par son titre de gardien et de défenseur de la patrie ; le législateur s'est inspiré au conseil de Celui même qui régit l'univers et les empires, et qui est à lui seul la loi et la justice.

Toute la société chrétienne se retrouve ainsi plus vivante, plus éclairée et plus forte après s'être nourrie du Seigneur de la vie, de la lumière et de l'amour. Paris aime Dieu ; il l'aime d'un amour tendre qui, dans les heures de recueillement, le remplit d'ineffables délices, d'un amour passionné qui le presse de répandre la vérité glorieuse qu'il possède, d'un amour miséricordieux qui se penche vers toutes les douleurs pour les

guérir ou les soulager, d'un amour zélé qui voudrait sauver le monde par la propagation de l'Évangile. A ces témoignages permanents viennent s'en ajouter d'autres, plus rares et plus solennels, faits pour montrer au monde impie que ses efforts sont impuissants et que le Christ aura toujours dans ses temples plus d'adorateurs que les réunions occultes des loges n'auront de partisans.

Ceux qui ont pu voir et entendre cette foule pressée qui remplit tous les dimanches le sanctuaire de Notre-Dames-des-Victoires, pourront, au souvenir de l'émotion qu'ils ont ressentie, raconter ce qu'il y a de sublime, de divin dans ces illuminations, dans ces prières, dans ces chants où l'harmonie des voix est la touchante expression de l'harmonie des cœurs. Ceux qui ont assisté à ces cérémonies grandioses que Paris voit se renouveler plus de vingt fois par année, où l'élite de la société parisienne, représentée par plus de dix mille hommes (sans compter les femmes et les enfants), va chanter le *Credo* autour du St-Sacrement exposé pour l'adoration perpétuelle et l'accompagner dans une procession avec des flambeaux, symboles de l'ardeur de leur foi et de la pureté de leur amour, ceux-là, disons-nous, peuvent apprécier tout ce qu'il y a de touchant dans ce concours des enfants dévoués de l'Église. Pèlerinages, fondations de nouvelles églises érigées avec l'aumône des fidèles, le temple du Sacré-Cœur qui s'élève sur le mont des martyrs comme une vive expression de la foi nationale, voix de la bonne presse, voix du peuple et des grands, tout proclame que le vieux Paris croit en Dieu, l'adore, l'aime et lui obéit.

Cette foi éclaire et dirige le dévouement. Si les misères et les infortunes sont sans nombre, la charité s'efforce à tout et fait des miracles. Voyez dans ces rues détournées et sombres l'enfant abandonné ; il va s'étioler et mourir dans la misère ou grandir dans la paresse pour terminer le cours d'une vie misérable dans la débauche. Fils du crime, il était destiné à en être la victime. La charité le recueille et le confie à des femmes pieuses dont la magnanime occupation est de relever ce cœur flétri par la misère et de lui apprendre les douceurs de la prière et de l'amour qu'il n'avait jamais connues. La fille du riche, revêtue de précieux habits, demande pour cet orphelin tout ce qui est nécessaire à sa subsistance et à son instruction, et dans un esprit de sacrifice et d'abnégation, elle l'entoure d'autant de soins que s'il était son propre enfant. Dans les ailes de la Providence, tous les délaissés trouvent les tendresses et les sollicitudes que d'autres goûtent au foyer paternel.

A l'âge où ces enfants peuvent subvenir à leurs propres besoins, leurs protecteurs ont pour eux des places de choix et continuent à veiller sur leur innocence et à la conservation de leurs jours. Le soir après le travail, à la fin de chaque semaine, on les voit encore se réunir pour se fortifier ensemble par la prière et par les sages exhortations de ceux qui les aiment. C'est une agréable réunion où les jeux, les lectures, les conversations sont honnêtes ; et combien ce doit leur être doux de se voir souvent pour se consoler et se prémunir continuellement contre le mal. Le fils du riche vient se mêler à eux et continue par là leur instruction. Cette vie d'égalité et de fraternité chrétienne rappelle

vraiment celle des premiers disciples de Jésus-Christ. Plus tard, s'ils acquièrent quelque bien, ils paient leurs dettes en devenant protecteurs à leur tour. Ils connaissent les hontes de la misère, ils deviennent ingénieux à la soulager. Les sociétés de St-Vincent de Paul et de secours mutuels, les Cercles catholiques leur sont ouverts. Dans ces écoles de bons exemples, ils épurent leurs principes et resserrent les liens de reconnaissance, de fraternité et d'amour qui unissent la société chrétienne et font toute sa force.

Voilà le Paris de l'apostolat laïque ; au-dessus, plus près de l'héroïsme, est le Paris des communautés religieuses. Il n'est pas rare de rencontrer ces édifices au style sévère, à l'aspect tranquille, ces sanctuaires de la vertu et du vrai dévouement. Il s'élève de chacun comme une colonne de prières et de sacrifices qui arrête la vengeance de Dieu. Ce sont les justes que le Seigneur demandait à Abraham pour épargner Sodome. Qui n'a remarqué à toutes les heures du jour, malgré les chaleurs de l'été et les froids de l'hiver, une femme silencieuse qui traverse la foule empressée. Elle fut riche peut-être et porta des parures d'or et de soie, recherchant la vaine considération des hommes. Elle a suivi l'appel de son bien-aimé, le Christ Jésus, elle sait que tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir, son costume rappelle d'autres siècles et d'autres mœurs ; elle répond aux injures par un sourire, au mépris par l'amour. Si elle frappe à la porte du riche, c'est pour tendre la main, mais ce n'est pas pour elle qu'elle mendie. Suivez-la jusqu'au terme de sa course, elle passe en faisant le bien et renouvelle à chaque pas les œuvres admirables de l'un des plus grands bien-faiteurs de l'humanité. Voulez-vous savoir son nom, allez dans les hôpitaux le demander aux malades, dans la mansarde obscure et délaissée au vieillard que les infirmités retiennent sur son grabat ; ce nom béni, demandez-le à ces enfants abandonnés qui grandissaient dans l'habitude du vice et que la foi a régénérés ; allez jusque dans ces demeures sombres creusées sous le sol où grouille une population malheureuse et perdue, et si vous y trouvez une âme sereine, qui espère dans sa pauvreté et qui ne se laisse pas abattre dans ses douleurs, celle-là pourra sans doute dire aussi le nom de cet ange terrestre et vous reconnaîtrez là une sœur de St-Vincent de Paul.

Unissez à ce dévouement sans bornes celui de ces humbles femmes que l'on appelle les Petites Sœurs des Pauvres, qui recueillent les vieillards sans fortune, les aident à supporter chrétiennement les dernières épreuves de la vie et les préparent à bien mourir, et tant d'autres dont la longue et édifiante énumération fatiguerait la mémoire sans mieux prouver le dévouement de ce Paris du bien.

Le cœur aimant et dévoué s'élève facilement à l'héroïsme, et dans Paris j'en trouve deux vivantes expressions, le missionnaire et le martyr. Toutes les années voient partir de nos séminaires et des communautés religieuses ces apôtres de la bonne nouvelle. Ils vont le cœur ardent, l'Évangile et la croix dans la main, partout où il y a des peuples, malgré les périls qui les attendent. Il faut que les extrémités de la terre répondent au cri de leur foi, de la foi de leur patrie : je crois, j'aime, j'adore et j'obéis. Il faut en convenir, le mission-

naine est plus qu'un homme dévoué, c'est un héros, cependant l'héroïsme se montre encore mieux dans le martyr.

Combien ont eu à choisir entre une lâche renonciation à tous leurs principes de chrétien et les tourments les plus raffinés ! Des milliers de personnes de toutes les conditions, nobles et roturiers, riches et pauvres, savants et ignorants ont résisté aux flatteries qu'on leur a prodiguées aussi bien qu'aux injures dont on les a accablés, aux tentations de l'amour, de la richesse et des honneurs. Un seul mot pouvait assurer la paix de leurs jours, mais cette parole, contraire à la voix de leur conscience, ils ne l'ont pas prononcée. Fiers en face des tyrans et des assassins, ils n'ont cessé de confesser le Christ jusqu'au dernier soupir, et lorsque leur voix mourante ne pouvait plus se faire entendre, ils parlaient encore par les lèvres de leurs plaies et par le sang qui ruisselait de leurs corps en lambeaux. Cette affirmation de la foi est la plus glorieuse, et le vieux Paris chrétien, dans sa longue histoire, trouve à chaque page quelques noms de ces héros. Il en garde la liste pour l'humiliation de l'impie et comme témoignage de sa foi. Il n'est pas nécessaire pour trouver des confesseurs de la foi de remonter par le souvenir aux siècles des Césars, l'histoire contemporaine enregistre aussi des noms de martyrs. Au frontispice de ce siècle, vers la fin et le milieu de son cours, je vois gravés par un burin pourpre de sang les noms, la vie et la mort glorieuse des martyrs ; sur leurs tombeaux la postérité a fait écrire cette épitaphe qui résume leurs combats : "*Gloria victis*", gloire aux vaincus du monde et de la révolution.

C'est après la Terreur qu'un républicain releva la liste des gens assassinés par ordre des persécuteurs et des bandits abusant d'un pouvoir usurpé. Voici cette liste officielle pour Paris seulement : hommes, femmes et enfants guillotins, massacrés, fusillés et assassinés de façons diverses : 989,818. Pendant les 12 mois d'exercice du tribunal révolutionnaire de Paris, il y eut au delà de 4000 victimes. En trois jours, furent égorgés à l'abbaye de Saint-Germain 131 détenus, dont 18 prêtres ; aux Carmes, 172 ; à Saint-Firmin, 9 ; au Grand-Châtelet, 216 ; à la Conciergerie, 388 ; à la Force, 160 ; aux Bernardines, 12 ; à Bicêtre, 171 ; à la Salpêtrière, 35. A ces victimes de la haine et de la terreur, 1848 et 1871 apportent leur contingent. Tous ces martyrs ont laissé des fils et des imitateurs. La génération de ceux qui croient, et qui sont par là même désignés pour la prochaine hécatombe, se multiplie tous les jours à la grande consternation des méchants.

Voilà le Paris du bien, de la prière et de l'aumône. Dieu seul connaît toutes les bonnes œuvres que Marthe la sainte offre chaque jour pour sa malheureuse sœur. Puisse sa constance et sa foi active, après avoir détourné le châtiement de la colère divine, mériter la miséricorde entière, le retour et le repentir de Madeleine la pécheresse ! Paris converti, c'est la France entière rendue à la grandeur de la foi ; la France convertie, c'est le salut de l'Europe, et l'Europe chrétienne, c'est le monde à genoux et régénéré devant la croix.

ALBERT DE VALMYRE.

Paris, mai 1878.

NEUROLOGIE

Et ecce nunc in pulvere dormiam.

Combien d'heures tristes et lugubres doivent marquer ça et là le chemin de la vie ; quelle amertume, quelle souffrance doivent envahir le cœur de l'homme avant qu'il atteigne l'éternelle patrie ; que d'amis il doit voir tomber à ses côtés ! A peine avons-nous vécu quelques années, nous n'avons pas encore franchi le seuil de cette maison, seule protectrice de notre jeune âge, et cependant, si nous jetons un regard en arrière, déjà nous apercevons quelques tertres funéraires, de blanches croix sous lesquelles quelques ossements achèvent de se convertir en poussière. A trois pas derrière nous, un de ces monuments vient de surgir. Avant qu'il disparaisse dans l'éloignement, déposons à son pied une dernière pensée. Il recouvre les restes de notre ami regretté, Narcisse Bourgeois, élève de philosophie.

Il avait vingt ans, des qualités brillantes, un père et une mère qui concentraient sur ce fils unique la plus grande partie de leurs affections d'ici-bas. La souffrance avait bien quelquefois visité son corps, sa santé était faible, il est vrai, mais à cet âge la sève pleine de vigueur qui coule dans les veines, presque toujours finit par triompher du mal, aussi notre ami pouvait-il espérer encore de longs jours ; sans doute, dans ses derniers rêves d'écolier, il entrevoyait un bel avenir, et maintenant, de la froide couche où il repose, il nous adresse ces paroles de Job : "*Ecce nunc in pulvere dormiam..... Miserrimi mei saltem vos amici mei.*"

Vénérons les profonds desseins de la Providence et portons souvent auprès des saints astres le souvenir de ce condisciple ; prions Dieu, dont il savait si bien chanter la gloire sur l'instrument sacré de notre modeste temple, qu'il l'admette aux sublimes concerts des élus.

Forcé de regagner le foyer paternel, notre pauvre ami rendait le dernier soupir, le 5 juin, après quatre jours de maladie. Il a été inhumé, le 7, à St-Ambroise sa paroisse natale. Les élèves de la classe de philosophie, mus par le pieux sentiment de l'amitié, sollicitèrent et obtinrent la permission d'aller rendre les derniers devoirs à leur bien-aimé confrère.

QU'IL REPOSE EN PAIX !

X.

LETTRE DE BELGIQUE

Anvers, le 25 mai 1878.

Mon cher ami du Collège Joliette,

Vous m'avez engagé si gracieusement à n'être pas trop rare que je ne puis m'empêcher d'accéder encore, avant la fin de l'année scolaire, à un désir si sincèrement et si bien exprimé. Vous aimez, m'avez-vous dit, mes petites correspondances ; c'est un bon signe, car vous ne pouvez aimer en elles que les choses dont elles vous entretiennent, c'est-à-dire le Saint-Siège de Rome et les œuvres catholiques qui montrent l'admirable vitalité de l'Église notre Mère. Gardez toujours cet amour et vous serez toujours heureux.

De quoi vous parlerai-je aujourd'hui, si ce n'est du

nouveau pontife que Dieu a donné à son Église. Oh ! qu'il soit béni celui qui vient au nom de Jésus-Christ pour être son vicairu sur la terre ; nous vénérons en lui le représentant du Pontife éternel, le successeur de S. Pierre, le dépositaire des clefs du royaume des cieux, le pasteur des pasteurs, l'oracle de l'Église. Nous aimons en lui le Père dévoué de nos âmes, le gardien vigilant de nos intérêts spirituels, le défenseur des droits de nos consciences, l'indéfectible soutien de la vérité, de la justice et de la religion. Si l' Hosanna est dans toutes les bouches, dans tous les cœurs, si l'univers entier a travaillé d'allégresse le jour où il a plu au Seigneur d'élever au pontificat suprême le cardinal Pecci, nulle part ce travail ne fut plus fort qu'au sein de la catholique Belgique. Ah ! la Belgique sait, qu'à moins de prendre leur élu parmi nous, il était impossible aux cardinaux de choisir un Pape plus belge que Léon XIII ; cette affirmation vous étonne peut-être, mes chers amis ; vous allez me comprendre. D'abord la Belgique est sûre de retrouver dans le nouveau Pontife l'amour de prédilection dont le grand Pape défunt s'est plu à l'honorer. Léon XIII en effet connaît le dévouement du peuple belge au Saint-Siège, non seulement par la renommée qui en a publié dans tout l'univers les magnifiques démonstrations, mais encore par son expérience personnelle. Pendant trois années, il a habité notre patrie en qualité de nonce apostolique auprès de S. M. Léopold I, il a pu ainsi recueillir d'éloquents témoignages de l'inébranlable attachement du peuple belge à la foi catholique, de sa vénération et de sa filiale obéissance au Vicairu de Jésus-Christ. Pendant cette nonciature aussi, Mgr Pecci fut hautement apprécié et aimé en Belgique ; il sut acquérir l'estime et l'affection du roi Léopold I, excellent juge en fait d'hommes. Il laissa parmi nous de grands souvenirs ; on se rappelle encore avec quelle haute intelligence, quelle parfaite distinction et quel tact exquis il a dirigé les affaires de la nonciature à Bruxelles.

Il m'est impossible de vous raconter les mille manières dont l'allégresse des Belges s'est manifestée dans cette circonstance, je choisis donc les faits les plus intéressants. Vous apprendrez avec joie comment la jeunesse universitaire de Louvain, avec laquelle vous avez déjà fait un peu connaissance, a fêté cette heureuse et rapide élection. Les étudiants ont tenu une assemblée générale afin de prendre les mesures nécessaires pour célébrer l'avènement du nouveau chef de l'Église. La réunion a été des plus animées et, d'un consentement unanime, une grande manifestation fut décidée. Le 22 février, les 1300 étudiants des diverses facultés, à la tête desquels marchait la société des fanfares, ont parcouru les principales rues de Louvain

en acclamant le nom aimé du nouveau Pape. La cocarde aux armes de Léon XIII était sur toutes les poitrines, dans la ville pas une fenêtre ne restait sans drapeau. Les citoyens se sont chaleureusement associés à la fête, partout sur le passage du cortège ils ont mêlé leurs vivats à ceux de cette ardente jeunesse. Devant les demeures de Mgrs le Recteur et le Vice-Recteur ce fut une véritable ovation. Le soir voilà de nouveau les élèves de l'université catholique qui s'avancent en groupes compactes. Au premier rang l'infatigable société des fanfares joue ses plus beaux morceaux, arrive ensuite le grand flot humain ; au-dessus des têtes brillent mille lanternes multicolores. Cette illumination qui marche dans la nuit, et à laquelle vient s'ajouter la flamme pétillante des torches et des falots, donne aux rues de la ville un aspect féerique. Ajoutez-y la belle décoration des façades, les feux de Bengale qui s'allument partout, et vous aurez une idée de cette grande fête. La sérénade donnée à Mgr Namèche a été très-belle : les membres de la commission se sont rendus auprès de leur illustre et bien-aimé Recteur et lui ont exprimé les sentiments de leurs condisciples ; Mgr a remercié avec effusion ces jeunes gens qui affirment avec tant de cœur leur dévouement à l'Église et au Saint-Siège. Dans la journée on avait envoyé au Saint-Père un télégramme ainsi conçu : " Les 1300 étudiants de l'université catholique manifestent publiquement leur dévouement au Saint-Siège et acclament avec enthousiasme le nouveau Pape Léon XIII. " La réponse de Rome est arrivée bientôt ; elle portait ces mots : " Le Saint-Père qui connaît et aime la Belgique a reçu avec grande satisfaction le témoignage d'attachement des 1300 étudiants de l'université catholique. Sa Sainteté remercie les étudiants et leur envoie à tous, de tout cœur, la bénédiction apostolique. "

L'université a la mémoire du cœur, elle n'a pas oublié que le nonce Pecci est venu assister le 24 juillet 1843 aux promotions solennelles des docteurs en théologie et en droit canon, et qu'il prononça à cette occasion un discours fort admiré pour sa profonde érudition et fort flatteur pour le corps académique de Louvain. S. E. a visité ensuite dans le plus grand détail les édifices, les collèges, la bibliothèque de l'université, et n'a cessé de manifester tout l'intérêt que lui inspirait notre grande institution nationale. Il est doux de penser que le Pape actuel a vu tout cela ; de quel cœur il aura béni cette vaillante et studieuse jeunesse, l'espoir de la religion et de la patrie !

Dès avant son arrivée à Bruxelles, le lien d'une amitié particulière attachait le futur Pape à la Belgique. À l'académie noble ecclésiastique de Rome, il avait distingué parmi ses confrères un fils de la noblesse belge, aujourd'hui l'un des membres les plus vénéralés de

l'épiscopat catholique ; l'amitié qui avait uni ces deux jeunes gens destinés à un si brillant avenir survécut à leur longue séparation et demeura toujours constante et fidèle. On sait que le climat de la Belgique fut défavorable à la santé de Mgr Pecci, et qu'il dut retourner en Italie. En quittant notre pays où ses grandes qualités lui avaient concilié la confiance royale ainsi que l'estime de l'épiscopat et des fidèles, il a emporté pour notre patrie une affection profonde dont la persévérante et bienveillante efficacité se montre en toutes les circonstances : permettez-moi d'en citer ici quelques preuves. La joie toute paternelle avec laquelle Léon XIII a reçu le baron d'Anethan et le personnel de la légation belge est un témoignage des bons souvenirs que Sa Sainteté a conservés de la Belgique. Le Pape a rappelé qu'il avait tenu sur ses genoux notre roi Léopold II, alors jeune enfant, qu'il l'avait souvent béni à la prière de sa mère la sainte reine Louise-Marie ; il a dit qu'il se rappelle avec bonheur et reconnaissance l'accueil qu'il avait reçu dans notre pays. Puis il a ajouté : « J'aime beaucoup la Belgique, on y rencontre de nobles cœurs, on y fait beaucoup de bien et je tiens à répéter devant vous, comme je voudrais le faire devant tous les Belges, combien j'aime votre pays. Je bénis votre roi, je bénis la Belgique, et si j'avais le bonheur de pouvoir lui faire quelque bien pendant mon pontificat, ce serait pour moi une grande satisfaction. »

C'est le cardinal Dechamps qui a proclamé le scrutin au conclave. Après le baise-ment du pied, Sa Sainteté a relevé l'archevêque de Malines et l'a embrassé en lui disant : « C'est un bonheur pour moi que le premier qui me félicite soit un fils de la Belgique que j'aime tant. » Revenu de Rome, le cardinal belge est allé en personne remettre au roi Léopold II une lettre autographe du Pape en réponse aux félicitations que la cour de Belgique avait envoyées au Vatican et qui y étaient arrivées les premières. Rentré dans sa ville archiépiscopale, Mgr Dechamps a adressé au clergé et aux fidèles de son diocèse une magnifique lettre pastorale relatant les mémorables événements dont il avait été témoin à Rome.

Parmi les enfants de l'Église, les Belges surtout, qui ont tant acclamé le nouvel élu, ont tenu à honneur de ne se laisser devancer par aucun autre pays, et ses délégués ont été les premiers rendre un hommage collectif et public à la Papauté dans la personne de Léon XIII et lui offrir leurs présents. La députation belge a été reçue solennellement par le Saint-Père le 15 mars dans les secondes loges du Vatican ; elle était conduite par Mgr de Battice, évêque-coadjuteur du diocèse de Gand, où prit naissance la belle œuvre du denier de St-Pierre. On remarquait parmi les délégués le comte de Villermont, président des œuvres pontificales, le comte Stéphane d'Alcantara, représentant du cercle catholique de Bruxelles, le prince de Caraman-Chimay et une foule de notabilités ainsi que quelques dames. Le Saint-Père fut paternel et bienveillant ; le lendemain au soir Sa Sainteté a reçu en audience particulière dans ses appartements, la députation que Mgr de Liège avait envoyée pour la féliciter : cette audience a duré au delà d'une demi-heure, Mgr Warblings a remis au Pape la lettre de S.G. Mgr l'évêque de Liège et une somme de 130,000 francs, produit partiel du denier de St-Pierre et des étrennes. Sa Sainteté, est-il besoin de le dire, s'est montrée profondément touchée de l'attention de l'évêque et de la générosité du diocèse. Dans un langage d'une simplicité et d'une bienveillance émouvantes, Léon XIII a rappelé aux délégués liégeois que depuis 50 ans il était lié à Mgr de Montpellier par l'attachement d'une sincère amitié, qu'il avait étudié avec lui et avec feu Mgr Malou, évêque de Bruges, il s'est plus à évoquer quelques souvenirs de la jeunesse des deux prélats, leurs études, leurs premières fonctions, le professorat de celui-ci à l'université de Louvain, le canonicat de l'autre à Namur.

Enfin, mettant le comble à sa bonté, Léon XIII a convié tout le pèlerinage belge à assister à sa messe et à communier de sa main ; c'était le 17 mars, 2^m dimanche du carême, jour où l'Église nous rappelle les gloires de la Transfiguration. Cette cérémonie a laissé dans le cœur des pèlerins des joies ineffables comme l'écho de cette parole de l'Évangile : *Dominus, bonum est nos hic esse*. Il y avait environ 100 personnes, la cérémonie a eu lieu dans la salle dite de la comtesse Mathilde que l'on avait transformée en chapelle. Vers huit heures, après avoir béni l'assistance, le Saint-Père a commencé la messe ; rien n'égale, au dire des pèlerins, la majesté avec laquelle Léon XIII célèbre le saint sacrifice et l'accent de piété profonde avec lequel il prononce les oraisons, la voix vibrante du Pape permettant de les suivre et d'en goûter, pour ainsi dire, les sublimes beautés. Mais ce qui a surtout impressionné l'assistance, c'est l'Évangile de la Transfiguration qui reproduisait au vif les sentiments dont les âmes débordaient. Au moment de l'élévation, l'auguste célébrant a renouvelé aux yeux de leur foi la glorieuse scène du Thabor. Comme il achevait les paroles de la consécration, ils entendirent en esprit la voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ». De douces larmes perlèrent dans les yeux des pèlerins lorsque le Dieu de l'Eucharistie se donna à eux par la main même de son Vicaire... Pendant la messe d'actions de grâces, le Saint-Père est resté agenouillé devant l'autel dans le plus profond recueillement, il était littéralement prosterné, la tête cachée dans ses mains et tout absorbé dans une ardente prière. Il a daigné admettre l'assistance au baise-ment du pied et de la main, et avant de se retirer, il a voulu consacrer par ses paroles le consolant souvenir que ce jour laissera à jamais dans l'âme des heureux témoins et il a béni du fond du cœur les pèlerins et tous les Belges.

Et maintenant vous comprendrez, mes jeunes amis, avec quel facile empressement nous avons reporté sur Léon XIII les sentiments de vénération, d'obéissance, de filial et généreux amour que nous avons voués au grand Pie IX. Avant de partir, nos pèlerins sont allés visiter à la basilique de Saint-Pierre la tombe provisoire mais déjà glorieuse de Pie IX, afin d'y prier pour lui, mais aussi de l'invoquer. Je le sais, vous aimez aussi l'Église et son chef suprême ; prions pour Léon XIII comme nous avons prié pour Pie IX, car la tiare est encore une couronne d'épines, couronne royale cependant, puisqu'elle fut portée pour notre amour par l'adorable et divine Victime du Calvaire.

En finissant, laissez-moi vous remercier des prières que vous voulez bien faire pour moi ; vous ne pourriez rien m'offrir de plus précieux, car la prière est la clef d'or qui ouvre tous les trésors célestes.

E. S.

INFORMATIONS DIVERSES.

La "Voix de l'Écolier" est autorisée à annoncer que la sortie des élèves aura lieu le 25 juin.

La date régulière de la publication de la *Voix de l'Écolier* coïncidant pour ainsi dire avec les fêtes de la réunion des anciens élèves, nous avons cru devoir avancer de trois jours l'expédition du Journal.

La première Messe

POUR LOUIS XVI

(Suite et fin).

De chaque côté de l'autel, les sœurs étaient agenouillées sur le carreau humide du plancher. Elles priaient de concert avec le prêtre qui, revêtu de ses habits sacerdotaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sauvé sans doute du pillage de l'abbaye de Chelles.

L'inconnu vint pieusement s'agenouiller près des deux religieuses. Mais, tout à coup, apercevant un crêpe au calice et au crucifix, car n'ayant rien pour annoncer la destination de cette messe funèbre, on avait mis Dieu même en deuil, il fut assailli d'un souvenir si cuisant que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front.

Les quatre silencieux acteurs de cette scène allaient célébrer un *obit* sans le corps du défunt, intercéder auprès de Dieu pour un roi de France, et faire son convoi sans cercueil. C'était le plus pur de tous les dévouements, un acte étonnant de fidélité. Toute la monarchie était là dans les prières d'un prêtre, de deux pauvres filles, et peut-être aussi la Révolution était-elle représentée par cet homme dont la figure trahissait trop de remords pour ne pas croire qu'il accomplissait les vœux d'un immense repentir.

Au moment de prononcer les paroles latines : *Introibo ad altare Dei*, le prêtre, par une inspiration divine, regarda les trois assistants qui figuraient la France chrétienne et leur dit : « Nous allons entrer dans le sanctuaire de Dieu ! » A ces paroles, jetées avec une onction pénétrante, une sainte frayeur saisit l'assistant et les deux religieuses. La ferveur de l'inconnu était vraie ; aussi le sentiment qui unissait les prières de ces quatre serviteurs de Dieu et du roi fut-il unanime. Il y eut un moment où les pleurs gagnèrent l'inconnu ; ce fut au *Pater Noster*.

Le prêtre y ajouta cette prière latine : *Et remitte scelus regicidis sicut Ludovicus remisit ipse*, — et pardonnez aux régicides comme Louis a pardonné lui-même.

Les deux religieuses virent deux grosses larmes tracer un chemin humide le long des joues pâles de l'inconnu et tomber sur le plancher. L'office des morts fut récité ensuite. Le *Domine salvum fac Regem*, chanté à voix basse, attendrit ces fidèles royalistes. Ils pensèrent que l'enfant-roi, pour lequel ils suppliaient en ce moment le Très-Haut, était captif entre les mains de ses ennemis.

Quand le service funèbre fut terminé, le prêtre fit signe aux deux religieuses, qui se retirèrent. Aussitôt qu'il se trouva seul avec l'inconnu, il alla vers lui d'un air doux et triste, puis il dit d'une voix paternelle :

— Monsieur, si vous avez trempé vos mains dans le sang du roi martyr, prenez confiance en mes paroles. Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi touchant et aussi sincère que le vôtre paraît l'être.

Aux premiers mots prononcés par l'ecclésiastique, l'étranger laissa apercevoir un mouvement de terreur involontaire ; mais, reprenant une contenance calme et regardant avec assurance le prêtre étonné :

— Mon père, dit-il d'une voix visiblement altérée, nul n'est plus innocent que moi du sang versé hier.

— Je dois vous croire, dit le prêtre.

Il fit une pause, pendant laquelle il tint les yeux fixés sur l'inconnu. Puis, persistant à le prendre pour un de ces peureux conventionnels qui livrèrent une tête inviolable et sacrée afin de conserver la leur, il reprit d'une voix grave :

— Songez, mon enfant, qu'il ne suffit pas, pour être absous de pareil crime, de n'y avoir pas coopéré. Ceux qui, devant le défendre, ne l'ont pas défendu, auront un compte bien lourd devant le Roi des cieux.

— Vous croyez, demanda l'inconnu stupéfait, qu'une participation indirecte sera punie ?

— Oui.

— Le soldat qui a été commandé pour former la haie est-il donc coupable ?

— Non, dit le prêtre.

L'étranger, prenant cette dernière réponse pour une solution favorable à ses doutes par lesquels il paraissait tourmenté, ne crut pas devoir insister davantage, et dit au prêtre par manière d'acquiescement, mais dans une vive anxiété :

— Je rougirais de vous offrir un honoraire quelconque pour le service funéraire que vous venez de célébrer pour le repos de l'âme du roi. On ne peut payer une chose inestimable que par une offrande qui soit aussi hors de prix. Daignez donc accepter, monsieur, le don que je vous fais d'une sainte relique. Un jour viendra peut-être où vous en comprendrez la valeur.

En achevant ces mots l'étranger présentait à l'ecclésiastique une petite boîte extrêmement légère. Le prêtre la prit involontairement, pour ainsi dire, car la solennité des paroles de cet homme, le ton qu'il y mit, le respect avec lequel il tenait cette boîte l'avaient plongé dans une profonde surprise.

Alors ils rentrèrent dans la pièce où les deux religieuses les attendaient.

— Vous êtes, leur dit l'inconnu, dans cette maison plus en sûreté qu'en aucun lieu de la France. Restez-y. Des âmes pieuses veilleront à vos besoins, et vous pourrez attendre sans danger des jours moins mauvais.

Dans un an, au 21 janvier [en prononçant ces derniers mots il ne put dissimuler un mouvement involontaire], si vous adoptez ce triste lieu pour asile, je reviendrai assister avec vous à la messe expiatoire...

Il n'acheva pas, il salua les muets habitants de cette pauvre demeure, jeta un dernier regard sur les symptômes qui dénotaient de leur indigence, et il disparut.

Pour les deux innocentes religieuses, une semblable aventure avait tout l'intérêt d'un roman. Aussi, dès que le vénérable abbé les instruisit du mystérieux présent si solennellement fait par cet homme, la boîte fut placée par elles sur la table, et les trois figures inquiètes trahirent une indescriptible curiosité.

M^{lle} de Charost y trouva un mouchoir de batiste très-fin.

Il était souillé par quelques taches de sueur. Après l'avoir examiné tous trois à la lumière avec une attention scrupuleuse, ils y reconnurent de petits points presque noirs et clairsemés, comme si ce linge avait reçu des éclaboussures.

— C'est du sang ! dit le prêtre d'une voix profonde.

Les deux sœurs laissèrent tomber la relique prétendue avec horreur !

Pour ces deux âmes naïves, le mystère dont s'enveloppaient Pétranger devint inexplicable ; quant au prêtre, dès ce jour il ne tenta pas même de se l'expliquer.

Les trois prisonniers ne tardèrent pas à s'apercevoir, même au plus fort de la Terreur, qu'une main protectrice était étendue sur eux. D'abord ils reçurent du bois, des provisions, puis du linge et quelques vêtements pour n'être pas reconnus. Malgré la famine qui pesa sur Paris, ils trouvèrent à la porte de leur taudis des rations de pain blanc qui y étaient régulièrement apportées par des mains presque invisibles et tout à fait inconnues.

Les nobles habitants du grenier ne pouvaient pas douter que leur protecteur ne fût le personnage qui était venu faire célébrer la messe expiatoire dans la nuit du 21 janvier 1793. Aussi, soir et matin, ils priaient pour son bonheur, pour sa prospérité et pour son salut. Ils en parlaient souvent, bien souvent, et ils se promettaient bien de lui offrir mille actions de grâces le soir où il reviendrait, selon sa promesse, célébrer le triste anniversaire de la mort de Louis XVI.

Cette nuit si impatiemment attendue arriva enfin.

A minuit le bruit des pas pesants de l'inconnu retentit dans le vieil escalier de bois. La chambre avait été préparée pour le recevoir. L'autel était dressé. Cette fois les sœurs ouvrirent la porte d'avance, et toutes deux s'empressèrent d'éclairer l'escalier. M^{me} de Charost descendit même quelques marches pour voir plus tôt son bienfaiteur.

— Venez, lui dit-elle d'une voix émue, l'on vous attend.

L'homme leva la tête, jeta un regard sur la religieuse, et ne répondit pas. Elle sentit comme un vêtement de glace tomber sur elle et garda le silence.

L'inconnu entra, et, à son aspect, la reconnaissance et la curiosité expirèrent dans tous les cœurs.

Les trois pauvres reclus comprirent que cet homme voulait rester un étranger pour eux ; ils se résignèrent. Il entendit la messe, pria et disparut, après avoir répondu par quelques mots de politesse, mais négative, à l'invitation de partager une petite collation que M^{me} de Charost avait préparée pour le recevoir.

Jusqu'à ce que le culte catholique eût été rétabli par le premier Consul, la même messe expiatoire se célébra mystérieusement dans la pauvre demeure sise aux portes de la Villette. Quand les religieuses et l'abbé purent se montrer sans crainte, ils ne revirent plus l'inconnu. Cet homme resta dans leur souvenir comme une énigme.

Les deux sœurs, religieuses de haute naissance, trouvèrent bientôt des secours dans leurs familles, dont quelques membres avaient été radiés de la liste des émigrés, et reprirent leurs habitudes domestiques ; elles racontèrent à leurs parents et à des amis leurs moyens d'existence pen-

dant la Terreur, la main de Dieu étendue sur elles, la messe expiatoire, etc.

Le prêtre, qui, par son origine, ses bons offices et son mérite, pouvait prétendre à un évêché, resta à Paris, et y devint le directeur des consciences de plusieurs familles du faubourg Saint-Germain.

•••

Disons à nos lecteurs que le mystérieux inconnu n'était autre que Samson, le bourreau même de Louis XVI, comme son petit-fils l'a déclaré dans ses *Mémoires*.

H. DE BALZAC.

Vient de paraître

A

L'Atelier typographique de la *Voix de l'Écolier* du Collège Joliette :

MANUEL

de la

CONFRERIE DU CŒUR DE JESUS

En faveur des

SAINTE AMES DU PURGATOIRE

A l'usage des Collèges et Pensionnats

Ce nouveau recueil, approuvé par S. G. Mgr l'Evêque de Montréal, forme un joli volume de 272 pages, renfermant outre le PETIT OFFICE DE LA B. V. MARIE, l'OFFICE DES MORTS et le PETIT OFFICE DE L'ANGE GARDIEN, un choix complet des prières et des pratiques les plus propres à nourrir la piété des jeunes gens.

PRIX :

Cartonné en toile..... \$2.50 la doz.
Plaine reliure en cuir, tranche marbrée..... 3.00 do
Plaine reliure, tranche dorée..... 3.60 do

➔ Adresser les demandes au PROCUREUR DU COLLÈGE JOLIETTE.

Frais d'expédition à la charge des destinataires.

➔ ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Écolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.

COLLEGE JOLIETTE

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS :

Demi-Pensionnaires \$ 20.00
PENSIONNAIRES.
Enseignement et pension 100.00
Lit, lavage, raccommodage..... 18.00
Usage d'un pupitre..... 1.00
Leçons et usage du piano..... 20.00